



AMIT CHAUDHURI

AMI DE MA JEUNESSE

Amit Chaudhuri

Ami de ma jeunesse

Traduit de l'anglais (Inde) par Simone Manceau



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

DU MÊME AUTEUR

Une étrange et sublime adresse, trad. de Simone Manceau, Éditions Philippe Picquier, 2004

Râga d'après-midi, trad. de Simone Manceau, Éditions Philippe Picquier, 2005

Un nouveau monde, trad. de Simone Manceau, Éditions Philippe Picquier, 2007

Les Immortels, trad. de Simone Manceau, Éditions Aux forges de Vulcain, 2012

Calcutta : deux ans dans la ville, trad. de Simone Manceau, Éditions Hoëbeke, 2014

*À ma mère bien-aimée,
Bijoya Chaudhuri*

« Depuis longtemps nous avons oublié le rituel qui régla la construction de la maison qu'est notre vie. Mais lorsque l'heure vient pour elle de subir l'assaut, et que s'abattent déjà les bombes ennemies, quelles antiquités exténuées et bizarres ne mettent-elles pas alors au jour, dans les fondations ! Qu'est-ce qui ne fut pas entièrement enfoui et sacrifié, sous les formules magiques ! Quel sinistre cabinet de curiosités s'étalera de tout en dessous, là où les fosses les plus profondes sont réservées à ce qu'il y a de plus quotidien ! Lors d'une nuit de désespoir je me vis en rêve renouer une amitié fugueuse, une fraternité même, avec un de mes premiers camarades d'école, que je n'avais plus fréquenté depuis quelques dizaines d'années, et dont je me souvenais à peine, même en ce moment-là. Mais au réveil, je vis clair : ce que le désespoir révélait au grand jour, comme une détonation, c'était le cadavre de ce garçon emmuré là, et que je devais prendre cela comme une mise en garde : celui qui habite ici maintenant, pourrait bien ne lui ressembler en rien¹. »

Quand je lis ces lignes, je pense à Ramu. Et c'est aussi à lui que je pense, quand je les relis. Je ne sais absolument pas

1. Theodor W. Adorno, *Sur Walter Benjamin*, Allia. Traduction Christophe David.

pourquoi. D'une part, Ramu n'est pas « un de mes premiers camarades de classe », même s'il est le seul ami que je cherche à voir quand je reviens à Bombay, la ville où j'ai grandi. Où j'ai grandi mais que j'ai très peu connue. Je veux dire, juste quelques rues ; et certains quartiers d'immeubles.

À lire ces lignes, je ressens une profonde tristesse, je ne saurais dire pourquoi.

À Bombay, dès que j'arrive, je passe des coups de fil. Dès le taxi ou la voiture qui vient m'accueillir à l'aéroport pour me conduire là où je dois descendre, le club ou l'hôtel. Ce faisant, j'enregistre tout ce qui est nouveau – comme les toboggans, – ou certaines choses qui ont disparu. Ce n'étaient pas vraiment des repères, cela aidait à s'orienter, comme ces magasins de meubles, par exemple ; ou des îlots de pêcheurs. Je serais surpris – déçu même peut-être – si ces changements à grande échelle ne s'étaient pas produits. À droite, au bout de la route qui mène de l'aéroport à Mahim se trouve, je le sais, cette mosquée affublée de haut-parleurs, encerclée par ces flots de circulation ; passé les quelques relents qui remontent de l'océan, un peu plus loin sur la gauche, va apparaître l'église où je suis allé un jour assister à une réunion des NA (Narcotiques anonymes). Pour accompagner Ramu. Ce ne sont pas les quartiers où j'ai grandi, mais c'est là que mon enfance me revient en mémoire : avec mes angoisses, mes inquiétudes, et mes impatiences aussi. Mon mépris pour les autres. Pour cette ville aussi. Ce sens aigu de ma supériorité, porté en armure, savamment entretenu par mes parents : un sentiment difficile à retrouver.

La route est flambant neuve. Plus que grandiose.

Un pont suspendu au-dessus de l'eau. Je l'ai déjà emprunté, par deux fois. Impressionnant. Des haubans indifférents aux

paquets de pluie, à la mousson. Soudain surgit une île, une sorte de bosse, qui porte quelques maisons hétéroclites et un temple, mais qui ne se voyait guère depuis l'ancienne route (vaguement parallèle à celle-ci). Des pêcheurs. Pas de bidonville. Des insulaires ancrés là, ce qui a l'air romantique, vu d'ici. Ils étaient invisibles – pendant plus d'un siècle au moins – quand on venait de Mahim. Ils préféraient peut-être ça. Ou peut-être n'ont-ils jamais su qu'ils étaient invisibles. Ou peut-être ignorent-ils qu'ils sont visibles à présent. Bien sûr qu'ils ont vu, au cours des années, le pont prendre de l'envergure. Que leurs enfants ont dû grandir, puis partir. En fait, sont-ils partis ? Ça n'a pas l'air d'être le genre d'endroit qu'on a envie de quitter. Les maisons sont badigeonnées en tons pastel : jaune pâle, ou rose, ou blanc même.

Le pont ne dure pas : il se contente de raccourcir la traversée. Quand on roule dessus – avec ses lignes droites, sa géométrie, sa stérilité inviolable –, on aimerait que ça dure plus longtemps. Pas de piétons par ici. Tout ce dont on prétend ne pas pouvoir se passer en ville – les humains qui s'affairent, les embouteillages –, tout ça cesse de nous manquer dès qu'on est sur le pont. C'est la mort dans la vie.

Au bout les voitures se retrouvent catapultées dans Worli. Du mauvais côté de ce quartier. Ne reste qu'à faire demi-tour, à zigzaguer entre les nids-de-poule. Sur la gauche, là où autrefois s'étaient de grandes villas avec vue sur la mer, aujourd'hui s'alignent les tours pour nouveaux riches. Sur la droite, la mer garde son air consterné, bien que l'on se trouve encore loin de Marine Drive, du Gateway of India, ou même de Juhu. Je sens les premiers embruns : retenus, menaçants. Contrairement à ce que vous souhaitiez, vous voilà débarqué au milieu de nulle part – c'était ça Worli avant, et ça l'est

resté. Heureusement ma connexion est revenue. Je peux de nouveau téléphoner.

Du coup, j'envoie un texto mielleux à deux personnes que je connais : « Le 5 à 18 h 30, je fais une présentation de mon livre au... Et le 6 à 20 heures je donne un concert. Essayez de venir, si vous êtes libre. » Ce message imbécile, destiné à des gens que je connais à peine, s'envole de mon mobile au moment où le taxi vire à droite, direction Haji Ali. Je déteste envoyer des textos. Avoir besoin de faire quoi que ce soit me met mal à l'aise. Mais je dois m'assurer qu'il y aura un public face à moi. Je demande au chauffeur :

– *Aaj kal mausam kaisa hai ?*

La météo, c'est le meilleur sujet de conversation quand on vient de balancer un texto et qu'on veut éviter le risque de s'ennuyer.

À ma demande, il a baissé le volume de son lecteur de cassette, lequel n'a cessé de déverser un arrangement savant de chansons interprétées par un chanteur médiocre – pourquoi des reprises, je me demande, alors qu'il est plus facile de se procurer les originaux ? Est-ce que ce serait *lui*, l'interprète ? À Bombay, les gens adorent faire plusieurs boulots à fois. Ils se disent « polyvalents ». « Multi-tasking ». C'est un mot très à la mode, par ici.

– *Garmi shuru ho garyi hai !* commente-t-il d'un ton sinistre, désabusé.

On est en mars ; oubliée la fraîcheur. De toute façon, Bombay n'a pas d'hiver. Tout le monde sait ça, mais ce type pense que, moi, je pourrais ne pas être au courant. Lui se considère comme un « Mumbaïkar » pur jus ; moi je ne serais qu'un simple touriste. Il m'interroge, me demande gentiment quel est mon itinéraire préféré. À aucun moment il ne se doute que j'ai grandi ici – moi, ce client qu'il a pris à l'aéroport – ni

que, il y a bien longtemps, cette ville c'était ma vie. J'ai envie de le lui confier, mais l'occasion ne se présente pas. Donc chaque fois que la voiture s'arrête à un feu rouge, j'étudie les vendeurs de livres piratés qui surgissent comme par magie et me mitraillent du regard en brandissant le dernier Jhumpa Lahiri ; sans compter les gamines à la peau sombre qui proposent du jasmin blanc, immaculé. Des bracelets en festons.

Le chauffeur entame la conversation :

– *Business pe aya ?*

Si être écrivain c'est un business, alors, oui, je viens faire du business. Mais je ne lui dis pas lequel, il ne comprendrait pas. D'ailleurs, qu'est-ce que je viens faire, exactement ? Et c'est quoi, mon business ? Si je gagnais des millions, si je brassais des sommes colossales, le terme se justifierait ; sauf que... En tout cas je suis revenu, et, curieusement, les gens d'ici m'acceptent pour ça. Même ce chauffeur de taxi pourrait être d'accord avec cette idée. Quant au mot « business », sur le plan linguistique, il est plus que malléable, comme dans : « Le business d'écrire un poème. »

Je manque de détermination – mon ennui est-il dû à ce séjour ou à la promotion de mon livre ? Difficile à dire. Non, ce serait plutôt lié à Bombay, au fait de revenir dans une ville où on a vécu une vie – tout en lui résistant. Résister, c'est fondamental. Ne pas se précipiter dans l'âge adulte. Lequel arrive comme ça, malgré soi. Un jour c'est là, on est « adulte ». Et ça continue comme ça. Aujourd'hui, je me retrouve dans cette ville de mon enfance, et rien ne peut m'arriver de plus. Je joue un rôle. Ma vie va. Pas forcément comme je l'entends. Il ne me vient pas à l'esprit que cette visite suit le cours des choses. Et c'est *comme si* je revivais mon propre vécu.

Ramu. Pas question aujourd'hui de spéculer sur sa vie comme je le fais sur la ville, en relique de mon enfance.

Ramu, c'est le plus vieil ami qui me reste, ici. Ça ne veut pas dire que tous les autres sont morts, non. Mais vous voyez ce que je veux dire. On discute pas mal ensemble, mais notre affection l'un pour l'autre n'est pas évidente. Lui, il est du genre agaçant. Moi j'ai des rêves de grandeur. N'empêche qu'on peut compter l'un sur l'autre.

Ramu n'est pas à Bombay. Il est en cure de désintoxication à Alibag. Cure du genre punitif : impossible de l'avoir au téléphone. Il n'a pas le droit de sortir. Sa sœur me donne de ses nouvelles. Rien de nouveau, à vrai dire. Elle dit qu'il y est allé de son plein gré. Que cette cure va le guérir une fois pour toutes de... de quoi déjà ? Avant c'était le « brown sugar » ; c'est toujours à ça, qu'il se shoote ? Aujourd'hui ce serait devenu un truc dégueulasse. Une fois Ramu m'a expliqué que c'était « de la merde » maintenant, fabriquée avec des produits complètement frelatés. Voilà un an qu'il est à Alibag, et il a encore une année à tirer. Incroyable, non ? Mais il n'était plus possible de tergiverser. Il a frôlé la mort (j'habitais ici, à l'époque) lors de son unique overdose (il consomme de manière chronique mais imprévisible, se contente toujours de flirter avec le danger, car il est timide). Il a survécu grâce à l'impressionnante gentillesse d'un policier. Et d'un certain Dr Shailendra. Mais est resté convaincu que l'expérience lui avait remis les idées en place. Pendant un an, il a affiché un petit air béat. Comme le lièvre qui a senti une balle lui siffler au ras des oreilles. Puis, lentement mais sûrement, il est redevenu pareil à lui-même. « J'ai l'air comment ? Je ressemble à quoi ? » répétait-il, paupières plissées. Toujours ce besoin de se rassurer sur la manière dont les autres le voient. Et en même temps il se fiche complètement de l'opinion d'autrui : paradoxal, non ? « Tu as repris tes airs d'autrefois », ai-je menti. Il avait vieilli, perdu pas mal de cheveux et pris du poids. Sans

compter l'incarnation du parfait bobo : il ne portait plus de jeans, mais des pantalons en Tergal. Sans compter son égocentrisme qui avait refait surface. J'étais soulagé, mais inquiet aussi. L'année d'après, il avait « replongé ». Puis disparu en cure de désintoxication, sans me prévenir, et sans que je sache à quel moment. Je ne l'appelle que très rarement, sinon par devoir ou quand je suis pris de nostalgie. Nous n'avons vraiment pas grand-chose à nous dire, à part les choses du quotidien : sa santé, la drogue, la vie, ou Bombay ; ce qu'il pourrait faire s'il trouvait un emploi rémunéré, l'art de la masturbation, les copines d'autrefois. Il m'interroge sur ma famille, de manière superficielle mais sincère. Il aime bien mes parents.

La vérité c'est que je sais que je vais le revoir, que je le veuille ou non. Pour moi ce n'est pas une priorité, c'est un fait. Je peux lui téléphoner et passer chez lui si j'ai un creux dans l'après-midi. Je sais qu'il viendra à l'hôtel où je suis descendu, ou au Gymkhana Club de Bombay – je ne dois pas oublier d'inscrire son nom sur la liste de mes visiteurs éventuels. À moins qu'il ne se pointe directement une demi-heure avant le début de ma présentation ; et stoïquement aille s'installer au milieu du public. Malgré ses grands airs et ses agacements, il sait aussi faire preuve de caractère. Le soir, je l'inviterai à un ou deux dîners avec d'autres parfois, y compris des écrivains, ce qui l'exaspère et ne fait que confirmer ses pires préjugés contre les « intellos ». D'autres fois je le tiens à distance, lui explique que je ne peux pas le voir quand j'ai des interviews ou des rendez-vous. Je me demande si l'on peut dire que je l'exploite, à cause du type de relation que j'entretiens avec lui. La question stagne au fond de mes pensées. Il n'y a rien de mal à souhaiter que ses amis soient disponibles, si ?

Selon Lacan, notre subjectivité prend forme au « stade du miroir ». Le terme et le concept sont si éculés que cela pourrait porter à rire – inéluctable destin des idées les plus révolutionnaires, en psychanalyse. Vers les un an, apparemment, l'enfant commencerait à s'identifier, dans le miroir. Ce gamin qui vacille, c'est *moi*. Lacan souligne que la relation que nous entretenons avec notre image serait, en partie, libidineuse. Naturellement, je n'ai aucun souvenir de la première fois où je me suis vu dans un miroir ; en revanche, je me souviens parfaitement que je me détaillais d'un œil lubrique, dès l'âge de quatre ou cinq ans, faisant de mon jumeau mon double sexuel, à me plaquer contre lui. Chez Handloom House, sur Dadabhai Naoroji Road, parti en fumée dans les années quatre-vingt, je me revois encore m'aplatir contre ma propre image, tandis que ma mère s'affairait à choisir des saris.

Dans la vie il y a sûrement d'autres phases aussi capitales que ce « stade du miroir », et dont Lacan n'a pas parlé. Certaines sont universelles, d'autres plus culturelles. Comprendre, par exemple, que ses parents sont des êtres humains (et non un des éléments de la nature), qu'ils sont autres que vous – qu'eux aussi ont été enfants autrefois, qu'ils sont nés et ont grandi dans ce monde –, constituera une autre phase. Comme si jusque-là on n'avait pas vu ce qu'ils sont, et qu'avant ses dix mois, dans ce miroir on ne sait pas que c'est soi. Cette phase-là se produira vers les seize ou dix-sept ans. Juste après – une année peut-être –, le moment où l'on découvre que ses parents vont mourir. Non que l'on n'ait encore jamais été confronté à la mort, mais jusque-là il est impossible à notre esprit précoce d'envisager la mort de ses parents, sinon comme une figure théorique qu'il convient d'écarter d'un geste, car trop littéraire, trop émotionnelle aussi. Après quoi, soudain la mort des parents devient plus simple à accepter. Comme s'il devenait évident qu'on est seul et qu'on l'a toujours été, même

si, comme par miracle, certaines convergences commencent à apparaître entre son père, sa mère et soi. Certes, les parents ne meurent pas dans l'immédiat – et ce que l'on a vécu, cette prise de conscience qui n'est pas une prémonition, chacun va la porter en soi pendant les années ou les décennies qui leur resteront à vivre. Et quand on regarde ses parents, jamais on ne pense : « Vous allez mourir. » Cela demeurera toujours du domaine de l'implicite. Rien de ce qui les concerne ne vous surprendra plus jamais. Tout au long de ce séjour à Bombay, la conscience que j'ai de ce fait va m'accompagner.

L'absence de Ramu m'a déstabilisé, et déconcerté aussi. Je ne sais où la classer. Ni à quelle phase elle appartient.

À la diagonale du parc Kamala Nehru, se trouve le Club. Le taxi tourne à gauche : me voilà à destination. Devant l'entrée principale. Je saisis mon sac et gravis les trois marches. En fait, ce n'est pas l'entrée destinée aux résidents. Il conviendra ensuite de longer la véranda (toujours sur votre gauche), direction la réception tout au bout, et aller récupérer sa clé. Je vois des préparatifs festifs pour la soirée : « NUIT PARSI AVEC BUFFET » et « PERCY KHAMBATTA À L'ACCORDÉON ».

Il y a là un long canapé, devant lequel se trouve une table, sur laquelle sont disposés les journaux. Dans l'après-midi, les tabloïdes viendront les rejoindre.

Chaque fois que j'arrive ici, je me souviens. C'est là que nous sommes venus – mes parents et moi – le jour où nous allions partir de Bombay. J'étais étudiant à Oxford, à l'époque. Mais lors d'un de mes nombreux retours, j'étais venu prêter main-forte à mes parents, pour leur déménagement. Quand je dis « partir », je ne veux pas dire en vacances, même si c'est de cette manière que je me comportais. Nous partions pour toujours. Personnellement ça m'était égal : c'était aussi simple que de me défaire d'une peau. Mes parents partaient s'installer ailleurs, à Calcutta. Ici notre vie était terminée, nos liens étaient rompus. J'avais toujours prétendu ne pas aimer Bombay. Donc avec mes parents, j'opérais un départ prévu

de longue date. Épuisés, nous avions atterri là pour y passer nos deux dernières nuits. L'appartement de mon père avait été vendu ; nous n'avions plus de toit à Bombay. Ce Club devenait notre nouvelle adresse : mon père en était membre à vie. Nous étions épuisés, mais probablement satisfaits que l'argent et l'appartement aient changé de mains. Ma mère s'est installée sur le canapé devant lequel les journaux étaient disposés. Est-ce qu'à l'époque, la réception se trouvait par ici, côté entrée principale ? En pénétrant dans le Club, je me souviens d'avoir été pris d'une sensation de « déjà-vu ». Cela m'arrivait souvent à l'époque, cette sensation ; je l'avais ressentie quand j'avais vu tous nos biens – les livres, les meubles, les porcelaines – empilés dans les caisses. Puis, dans le hall du club, un vague souvenir était remonté en moi : j'avais *rêvé* de ces caisses avant, et aussi *rêvé* d'arriver au Club un après-midi avec mes parents. Cela avait provoqué en moi un léger frisson : comme si j'avais eu une prémonition de notre départ, comme si ce déjà-vu n'avait rien d'un déjà-vu, mais évoquait plutôt ce sentiment de vivre quelque chose annoncé dans mes rêves de l'époque, quand mes parents vivaient à Bandra, que je revenais chez eux tous les trois ou quatre mois et que je les trouvais en proie à leur indécision. Quand j'y repense aujourd'hui je souris, mais à demi.

Je salue l'homme et la femme à la réception :

– Comment allez-vous ?

– Bien, Monsieur ! Et comment se porte votre père ?

– Très bien, merci !

Ils hochent la tête de gauche à droite, signe de satisfaction et de conclusion, en saccades, comme des marionnettes. Ils s'enquièrent de mon père : c'est lui le membre du club, pas moi. Et où est-il, ces temps-ci ? L'homme derrière le bureau fait preuve de déférence, la femme est plus distante – le personnel féminin ne se montre jamais excessivement

communicatif par ailleurs. Je passe sous la banderole « Percy Khambatta à l'accordéon » (et me demande si, ce soir, je pourrais m'inviter chez ces Parsis : j'ai un petit faible pour leur cuisine !) ; puis j'emprunte le couloir de gauche, et découvre des adhérents installés là dans un entassement de bras, de jambes et de raquettes de tennis. Les Parsis et les Gujaratis, tous de bons vivants à l'instinct grégaire. Et à l'esprit clanique. Quant au personnel, il vient du Deccan. Dans les années soixante-dix, du temps où Datta Samant était le gourou des syndicats, ce Club – comme tous les autres – vrombissait de discussions sur la lutte des classes. Or les tensions ne s'expriment pas forcément entre classes, mais aussi entre races et communautés. Entre émigrés friqués et locaux défavorisés. Pour l'heure, personne ne semble d'humeur à se bouger : en cercle, les serveurs échangent des potins ; et les membres du club, penchés sur les tables, parfois lèvent le regard, parfois s'interpellent.

Je me souviens du temps où ce club n'était pas grand-chose : un bâtiment peu fréquenté, une sorte de cantine gouvernementale. Le dimanche, on voyait trois ou quatre membres installés devant un grand bol en porcelaine contenant du riz, accompagné d'un curry de poissons à la goanaise, et du *kachumber* en guise de condiment. La cuisine était, et est toujours, à l'abri des regards ; la nourriture, le serveur et son plateau doivent parcourir une longue distance. C'est aux années soixante-dix que je pense. Quand notre famille a emménagé dans cette tour Toledo, nouvellement érigée derrière le Club. Chaque résident ici – comme mon père qui y arrive dès 1970 – s'est vu offrir la possibilité de devenir membre du Club, à vie : une politique visant sans doute à développer et améliorer leur clientèle. Tant mieux pour nous, car au moment de quitter Bombay nous avons pu utiliser ce lieu comme « pied-à-terre »,

selon l'expression consacrée, et nous continuons depuis. Le club a bien changé. Le fait qu'il se retrouve à présent dans la zone la plus prospère de la ville, et qu'il n'ait pas été marqué par l'époque coloniale, le rend attractif non seulement pour les membres potentiels mais pour ceux qui désirent y adhérer (à condition d'en avoir les moyens), contrairement aux clubs plus anciens (lesquels, selon les rumeurs, n'acceptent plus de nouveaux membres). Concept à ne pas oublier lorsque l'on passe devant ces gens confortablement lovés dans des fauteuils ou des canapés : ils ne représentent sans doute pas la crème de la crème mais ils sont riches, c'est sûr. Quoi qu'il en soit, à qui revient-il de décider qui sont les vrais riches d'autrefois, ou même si cette catégorie est pertinente ici ? Parfois le soir, quand j'emprunte l'entrée principale et que j'entends ce brouhaha, la remarque incrédule de Noam Chomsky me revient en mémoire : « Personne ne sait faire la fête comme la bourgeoisie indienne ! » Depuis le club a évolué d'année en année, surtout avec des réajustements de façade : un peu plus de granit par-ci, un nouveau nom pour le restaurant par-là. Mais la clientèle demeure la même, comme le menu de base : *sev puri*, sandwich au *chutney*, *dhansak* de lentilles, ou *chutney* parsi. Pour le café, il y a le choix entre du « Nescafé », instantané accompagné d'un pot d'eau chaude, ou un « café filtre » – granulés moulus de l'Inde du Sud – au fond d'un filtre qui suinte, et le goût sédimentaire qui va avec. Si l'on commande du thé, le serveur vous demandera si vous le préférez « mélangé » à de l'eau, du lait et du sucre, ou « séparé ». Moi, en général, je choisis « séparé ».

REMERCIEMENTS

Je dois mes remerciements à tous ceux qui ont cru en mon travail et en ce livre :

Sarah Chalfant et Alba Ziegler-Bailey ; Mitzi Angel ; Rajni George ; et Sigrid Rausing, pour avoir également transmis un extrait à *Granta*.

Une poignée d'amis que je n'ai pas besoin de nommer.

Et comme toujours, à Rinka, mon épouse, et Radha, ma fille qui, chacune à sa façon et à sa manière, ont bien voulu m'accorder la possibilité d'écrire.

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

© 2019, *Globe, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française*

© 2017, *Amit Chaudhuri*

Titre de l'édition originale :

Friend of my youth

(Faber & Faber)

Dépôt légal : août 2019

ISBN : 978-2-211-30106-0